

## PROSTITUTION

### 1. Théorèmes

Le capital produit la prostitution comme pratique sociale productive de rapports sociaux, elle constitue un marché de l'emploi qui mobilise un nombre limité de main-d'œuvre féminine soustraite à la masse de toutes les femmes, et cette force de travail est utilisée pour le machinage<sup>1</sup> à la chaîne des flux de la matière humaine de corps sexués mâles, comme l'OS de Renault-Billancourt visse, boulonne, tenaille et peint à la chaîne les machines techniques, automobiles.

Le capital produit et annexe les désirs en mettant les corps dans les chantiers de la productivité, dans les familles, les bureaux, les usines, les ministères.

La prostitution constitue un de ces chantiers, même si le regard du pouvoir opère l'arbitraire découpage d'univers dits non productifs auxquels appartiendrait la prostituée, comme la femme au foyer, le fou, le prisonnier, l'écolier, par opposition au champ du salariat seul productif.

Des femmes ont décrit comment celle qui n'est « bonne » qu'à faire des enfants et dont c'est la « vocation » produit et entretient « invisiblement » (sans salaire) la force de travail humaine. La prostituée vient dire aussi que mère « déçue » (de mariage « naturel »), ou sainte portée aux nues (par la chair, les élans « naturels »), elle crée et compose des modes de rapports « humains », des rapports sexuels et d'existence. Il faut affirmer la participation productive des prostituées, envers et contre

---

1. Les mots « machinage, mécaniser, technique » sont couramment utilisés par des prostituées et des gens du « milieu », également par les auteurs de *L'Anti-Edipe*. Je ne les emprunte à personne, simplement des intuitions coïncident avec d'autres, et avec la vie.

## FOLLES FEMMES DE LEUR CORPS

les discours moraux (et moroses) qui les nient et les mitraillent de jugements, d'« intellections » hostiles, dévalorisantes, et s'ouvrir ainsi à leur monde, pour en percevoir la fonction spécifique dans le procès de production capitaliste et l'influence profonde sur le sort des gens.

Les prostituées recueillent, en marge des secteurs de la productivité déséxualisante, familiale ou salariée, les désirs résiduels, à la limite des corps travailleurs, prêts à exploser ou mourir au terme de la contrainte productive. Toute l'énergie érotique, neutralisée dans la production, est récupérée, avant qu'elle s'exprime ou s'évanouisse en néant morbide, par la prostitution. Le capital produit la prostitution comme filtre, captation dans une pratique machinale des coulées de désirs qu'il engendre et qui se réalisent ainsi en s'avortant, empêchés de se porter plus loin dans la poursuite effrénée (faire grève, lutter, jouir) ou dans la mort, l'agonie.

Les femmes constituent une force de travail qui est mise au service des corps clients pour les soulager, diminuer et maintenir l'état de manque, de besoin, de frustration, les ramener dans les circuits de la production salariée, comme une hygiène, une médecine du capital, et pour la reproduction d'une civilisation de la névrose, fondée sur la répression de bien des corps.

Le travailleur affronte les machines techniques, inhumaines, et impuissant à inventer la surhumanité qui lui rendrait son désir et sa liberté, il cherche dans la bête humanité de son corps la prostituée qu'il fantasme comme machine désirante appropriable. Face à lui, maître-esclave, elle se fait machine sans désir, technique et inhumaine. Les prostituées sont les techniciennes de l'arsenal sexuel des corps humains. Elles sont chargées d'un potentiel de subversion immense que l'ignorance de leur fonction de rouages décisifs dans la grande machinerie sociale les empêche de réaliser.

Bien loin de se rabattre sur les représentations subjectives que le capital injecte à leur état bouleversant et que la société leur offre comme un miroir duplice, une juste évaluation de leur valeur réelle sur le marché social et le repérage de la mécanique générale, mondiale, dont elles sont les manœuvres surexploitées, leur permettrait de faire voler en éclats toute valorisation du corps, toute spéculation, toute quantification de la jouissance, parce qu'elles travaillent au point le plus névralgique du corps social, là où le corps est tout et rien, paradis et marchandise, là où jaillissent, dans la déchirure du capital pris au piège de son accumulative richesse, les questions essentielles du corps, du désir, de la nature et de la liberté, là où s'incarnerait, autrement que dans le mythe, le corps réel d'une Cendrillon se métamorphosant en fée de jouissance.

Livrées plus que « personne » aux choses publiques, les prostituées ouvrent au branchement minimal des corps honteux de vivre, dans les coulisses sociales.

*« La réunion des corps fera toujours l'objet de nos soins et de nos veilles. »*

(Requête des filles de Paris à l'Assemblée nationale, 1789.)

Devenir une prostituée, à corps et catégories personnologiques perdues, accouche, par-delà l'absorption que peut en faire le reflux du capital, d'un champ d'abondance, toutes valeurs capitales abolies, où les corps se donnent et se prennent comme fleurs cueillies, avec les panthères et les étoiles filantes : l'érotisme y tisse et danse, joue, chante les jouissances « surnaturelles » et rondes des corps joyeux.

Le capital a produit la prostitution instituée comme « service sexuel » collectif et marginal. A l'heure actuelle, ce secteur est retardataire dans la course à sauve-qui-peut, dans l'emballement du capitalisme et par rapport à l'ensemble des sphères sociales coagissantes dans le processus productif du capital. En effet la réorganisation de la prostitution sous une forme affinée n'est encore qu'à l'état d'ébauche.

Le « milieu » constitué fin du XVIII<sup>e</sup> siècle comme « pègre », structure organisée, marginalement productive, des bas-fonds sociaux, regroupant les « exclus » du procès salarié (repris de justice, chômeurs, vagabonds, prostituées, etc.) est en cours de relative modification. En effet ses modes fonctionnels spécifiques se dissolvent progressivement, de même que s'estompent les lois, codes et pratiques qui en faisaient un « bouillon » de culture et d'existences opposées et complémentaires à la normalité capitaliste.

L'immixtion de tendances productives propulsées dans le milieu par le grand capital et ses trusts (par exemple quand le trafic de la drogue jusque-là tenu par la mafia aux U.S.A. est passé dans les mains de cartels « privés ») accélère une décomposition qui, bien loin de conduire à sa destruction ou à sa perte en tant que tel, construit au contraire, lentement mais sûrement, une « machine » instituée près du pouvoir, collant à l'Etat, à sa structure. Elle y adhère et solidifie par là l'évolution fascisante, puisqu'une collusion croissante s'effectue entre les flics et haut fonctionnaires d'Etat et les gros bonnets du « milieu » devenus hommes de main du pouvoir. Même si reste le choix pour les petits

truands du milieu, dans un paradoxe qui appartient à la contradiction capitaliste, d'être indicateurs ou de maintenir une certaine révolte.

A une échelle plus fine d'autre part, l'uniformisation, la banalisation des types sociaux créés par la mouvance croissante, les échanges et fluctuations démultipliés entre agents des divers secteurs sociaux tels que la famille et les institutions dites publiques : médicales, pédagogiques, psychiatriques, de loisirs, etc. (exemple : une prostituée en tenue d'étudiante, un musicien maquereau, une mère de famille prostituée), vont de pair avec une désaffection générale de certains statuts sociaux. Il s'agit plutôt, d'ailleurs, d'une transmutation puisque, bien loin de disparaître, ces types de personnages trouvent une régénérescence, une vitalité actuelle dans de nouvelles figures sociales composées avec les anciennes ou même tracées en avance sur leur temps, la science-sexe-fiction anticipant avec force pubs, shops, machines, presse pornographique sur les rôles à investir : ainsi des personnages hybrides étranges se substituent au profil simple des maquereaux, voyous, prostituées dans les bandes dessinées, les revues de mode, les romans feuilletons. Barbarella est sirène, déesse, mère et putain, mais les jeunes mères des H.L.M. deviennent effectivement putains et les écoliers maquent les petites filles...

Alors le milieu s'intègre et fusionne davantage avec le reste de la société, sans doute. Mais le capitalisme redistribue ses agencements les plus dispersés et fins, les plus enracinés dans le champ social, ce qui introduit le « milieu » dans l'échiquier politique et le rapproche des notables.

Dans le milieu, chasse gardée de ceux qui cherchent à joindre les deux bouts, sexe et fric, jouissance et survie, animalité et surhumanité, éclôt et prend refuge la prostitution comme parasitage mouchard ou rebelle des flux de matières sexuelles. La répression talonne au plus près l'urgence, la vie et la mort, le désir, la violence, la fureur de jouir vite et tout de suite, dans les failles de la temporalité nationale, dans des instants volés aux rythmes urbains, de travail et d'assouplissements.

Le capital produit la prostitution comme production de forces de travail féminines et enfantines qui se répandent sur le marché, conséquemment à tout le système de vie qui fabrique, à partir de la misère sexuelle générale, dans la catalyse du chapelet institutionnel (écoles, armées, familles, usines, etc.) les séries de corps clients et de corps offrants.

La prostitution est un secteur marginal-clé de la production, au

cœur et à la périphérie du système. Faire le procès de la prostitution c'est faire le procès du capital, lui intenter le procès historique de son accouchée de lui-même.

Le champ extensif et immanent de la prostitution est le corps social comme support et processus matériel d'effectuation de toute politique des corps sexués et émotionnels qui le fondent et s'y connectent de bout en bout et intrinsèquement.

Le devenir ontologique de la prostitution est propulsé par son histoire.

## 2. Primitivité et antigenèse

La littérature et les manuels d'histoire, grands « Que sais-je ? » vulgaires, n'apportent que des éléments épars, des hypothèses incertaines, des traînées d'images d'Epinal douteuses, comme une sorte de bariolage mythique dont ressortent pourtant quelques fragments rapportables, cristaux de réel qui restent en guise d'indices, témoignages des temps passés, de leurs opinions, mais surtout pointages sur la fantaisie de la prostitution, les délires qui l'ont imaginée, le fondé universel et infiniment dénommable, interprétable, varié et divisible de sa réalité. Cette kaléidoscopie, qui s'étale au point où la prostitution concerne la jouissance irreprésentable des corps, brise d'une certaine façon les miroirs plans de la scientificité, dont on peut dire que ceux qui s'en sont réclamés n'ont jamais pu décrire la prostitution. L'approche qu'on en fait ici est distante de toute prétention scientifique, car il faudrait d'abord trouver les documents pour une enquête et donc faire une véritable investigation d'archives qui sont rares, et en tous cas on a préféré ici, par circonstance et par plaisir, une étude branchée sur la vie des prostituées à notre époque, leur langage et leurs philosophies, la parole sur leurs corps, émouvante et généreuse, qu'elles ont bien voulu nous donner, qu'il faut savoir recueillir sans l'interpréter. Cette recherche-là a prévalu sur celle des livres.

Simplement, quelques imageries de la prostitution, laissées en héritage à sa « tradition » autant par les mythologies populaires que par quelques textes d'écrivains gréco-latins ou tirés de la Bible par exemple, pourraient donner lieu à une étude qui n'a pas été projetée ici, et qui remonterait dans les temps lointains, pourrait certainement être très intéressante, ce pourquoi on la signale ici comme possible, et non seulement comme limite de ce travail, mais comme brèche vers des largeurs entrevues dans lesquelles on n'a pas le temps de s'engouffrer, mais qui situent

## FOLLES FEMMES DE LEUR CORPS

la prostitution, en relativisent et augmentent le champ d'intérêt, l'intensité de questionnement.

On ne fera donc que « piquer » quelques « tableaux » qui viennent faire taches éclairantes et repères sur la prostitution, dire seulement, à propos de quelques suppositions, que la prostitution a pu être qualifiée telle par tant de caractères sociaux, si foisonnants, renvoyant à des réalités sociales si diverses, qu'elle ne peut être posée *a priori* par les gens que comme une étendue conceptuelle de « pierre », lourde et préjugante, comme un mythe. On n'en finirait pas à vrai dire de couper, d'arpenter les préjugés trop grossiers, de questionner les tournages de « films » et montages de scénarios nécessairement truqués que tout le monde se fait — et que les « artistes » ont réalisés, sur les prostituées, mille fois changeantes, toujours méconnues puisqu'elles concernent tous les corps, les leurs et ceux de l'humanité.

Une hypothèse concernant une sorte de fondement ontologique de la prostitution est-elle possible ? Elle serait posée sur un constat d'universalité historique de la prostitution peut-être due à l'immutabilité d'une dualité sexuelle biologique, la « différence sexuelle » comme franchissement de tous temps nécessaire et transporteur de l'amour entre les hommes et les femmes, opération qui consisterait en production « magique » (érotique) de jouissance, comme une métamorphose inventable par chaque corps et inhérente à l'amour.

Telle était un peu la proposition de Simone de Beauvoir dans son livre admirable du *Deuxième Sexe* et les analyses de Serge Moscovici sur les sociétés primitives vont dans le sens d'une telle esquisse, peuvent y entrer.

Si on accepte leur assurance, on peut imaginer un conte, fictif et réel, selon lequel la prostitution aurait peut-être été primitivement la mise en production des femmes par leur canalisation dans des statuts impartis par l'échange sexuel instinctuel, fondé sur la loi animale du plus fort et sur la fonction biologique de la maternité, justifiable de « nature ».

Ceux qui ont décrit ces sociétés, qu'elles aient ou non existé, y ont discerné une sorte de barème de lois, de prestations qui codent la circulation des femmes, leurs allées et venues, leur force de (re)production, par le troc : concrètement, ta femme contre tant de bananes, ma fille contre tes troupeaux. La relation « humaine » se serait fondée dans ces sociétés et constituée dans le « commerce », l'échange des ressources,

des denrées, des biens sociaux, y compris les femmes comme corps (re)producteurs, repos des chasseurs et objets-enjeux de communication et de langage.

L'hypothèse qu'on pourrait faire alors serait qu'il y a eu en permanence de la prostitution depuis la constitution des sociétés humaines, la femme serait apparue dans l'histoire comme prostituée, et la société née de la prostitution de la femme prise comme « donnée » dans le processus d'appropriation de la nature. Cette possibilité est séduisante en ce qu'elle apporte une « explication » à l'espèce d'insulte « sempiternelle » que toute femme reçoit un jour ou l'autre, qui dit qu'on est femmes donc putains. Toutes femmes putains devraient alors chercher où cette destinée peut être dépassée, au bout de son itinéraire dans lequel toute femme venant au monde est entrée, et ouvrant à un « voyage » qui échappe à l'obsessionnalité des hommes « proxénètes » (les partisans de « maquer » d'une façon ou d'une autre)...

C'est à cette sorte de souche primitive que renverrait comme miroir mythique la socialité capitaliste exploiteuse du corps des femmes et cette chose « malveillante » qu'on leur balance à la figure comme un reproche. Cette théorie éclaire en tous cas comme une espèce de « scène » originelle rassurante, mais dont on peut se méfier car elle a aussi comme principale caractéristique de nous ramener à nos fondements... biologiques, la différence sexuelle, au lieu de les faire glisser sur une surface de matérialité cosmique (fond d'infini) où ils se promènent, ramenés à leur juste mesure parmi les objets éclatés dans la matière du monde, dans la continuité universelle du temps autant que dans l'infini disparate de ses instants. Il vaut mieux, par conséquent, se rapporter à des sortes de processus ontologiques, aussi libertins, fictifs et fantaisistes qu'ils puissent être, parce qu'ils ouvrent la porte à l'art, à l'érotisme, tandis que des origines présumées de vie sociale aboutissent platement à une fixité, un rivage, l'organique sinistre, le sexe non érotique (car non érotisé) : à un substrat biologique.

Peut-être qu'il n'y a pas eu de sociétés « primitives », si la « société », le sexe « humain » ne sont pas au centre de tout l'univers mais fragments de lui, en tous cas dans la matière universelle il n'y a pas place pour une quelconque « rationalité » fondatrice d'humanité (que bien des philosophes se sont « échinés » à trouver, pendant que l'« épouse » pelait les pommes pour la compote !), ni dieu des origines, ni causalités de la matière, ni « réserves » archaïques, mais simples matières « naturelles » communes

à toutes choses, animales, végétales, humaines, techniques, corporelles, qui ne sont pas interprétables. Elles sont la matière planétaire, cosmique, la pâte à modeler de l'histoire et des corps, de leurs « ontologies » d'existence, de jouissance. Et l'art est la fiction et la pratique de toutes ces matières pour donner la jouissance.

Ce qu'on peut affirmer quand même par l'observation des écrits d'« astronomes » de la prostitution (en tant qu'elle est toujours un univers), c'est que les « visions » poétiques, religieuses, politiques, familiales de la prostitution se sont déplacées avec les « lunettes » des savants et modifiées avec les variables politiques, les événements sociaux, des interventions administratives, des bouleversements religieux, qui amènent de nouvelles figurations géographiques de la prostitution, des rythmes plus ou moins mouvants et sédentaires, des chiffres de densité urbaine par exemple, des compositions sociales changeantes, etc...

Ces différentes formes sont réellement observables et percent même à travers les récits les plus superstitieux ou moralisateurs, préjugés. Il y a eu des grands « moments » dans l'histoire de la prostitution, incontestablement des périodes de retournements « idéologiques », des renversements d'approches philosophiques qu'on en a faites, des fins de « mondes » prostitués.

Par exemple, on trouve dans les sociétés dites primitives une prostitution qui concerne toutes les femmes distribuées privativement et ostensiblement comme droit exclusif de tous, chefs et pères, fils aînés d'abord, mais aussi de tout homme à qui la femme revient de droit « naturel » mâle et religieux, et qui peut la céder à l'hôte de passage (prostitution hospitalière).

Dans l'Ancien Testament la prostitution est déjà le lot non plus de toutes les femmes, mais le sort de certaines réunies en collectivités de prostituées. Ces collectivités peuvent être décrites comme des communautés libres, auto-organisées, réparties sur ces « croisements de routes où les filles chantent des chansons, brûlent des parfums et jouent de la lyre, et dansent » : la prostitution apparaît là comme au soleil, de « bonne nature » et joyeuse, adonnée aux élans de corps « innocents ».

Au contraire, dans le Nouveau Testament, par exemple, une dramaturgie de la prostitution en fait un tableau effroyable (livre d'Ezéchiel), plaqué sur une réalité de vie qu'on devine encore ouverte et vagabonde, mais déjà empreinte de luxuriance arrogante et de provocation qui défient la nouvelle morale chrétienne, son péché de « chair » :



*« Ce ne sont que mauvais lieux ouverts à tout venant, que tentes de débauche plantées sur les chemins, que maisons d'impudicité ! On n'aperçoit que courtisanes parfumées de soie et de broderies, étincelantes de bijoux, on ne contemple que des scènes de fornication. Jérusalem fait des présents aux amants dont elle est satisfaite, au lieu de leur demander salaire ! »*

Le passage d'une prostitution païenne, incarnant une « nature » bonne, à une prostitution antidivine (diabolique, pécheresse, comme la Marie-Madeleine que Jésus absout), s'est effectué par la succession de toute une série de stades évolutifs, toutes les femmes étant d'abord putains de fait, puis une partie devenant femmes cachées (les femmes mariées romaines) par opposition à une catégorie de femmes putains publiques, qui « apparaissent » ce qu'elles sont. La publicité n'est pas encore déconsidérée puisque la prostituée est admise, du moins à certaines époques, dans quelques pays, et donc s'intègre dans la vie de la cité, soit comme vagabonde (au Moyen Age en France les prostituées sont acceptées dans les cités parce que leur malheur témoigne de la grandeur de la divinité...), soit comme courtisane qui a un statut bien considéré, par exemple en Grèce antique, ou en Italie de la Renaissance. Des temps sont venus aussi où les femmes mariées, concubines puis uniques, sortent et s'affichent comme telles (respectables), tandis que les prostituées sont cachées, dans des ruelles où elles se déplacent ou dans des établissements que les autorités religieuses, administratives, locales ou étatiques font construire pour les y enfermer, en tirer de la plus-value. Les concepts d'« apparence » varient aussi d'une façon qu'il serait très amusant de décrire, puisque certaines féminités ostensibles peuvent avoir l'« apparence » ou non de ce qu'elles sont réellement ou qu'au contraire elles « manquent » à être : des « vraies » ou de « fausses » femmes par exemple.

Toutes ces évolutions qu'on ne fait ici qu'esquisser se sont distribuées tout à fait inégalement sur la surface du globe, entre les continents et dans les pays. Par exemple à Athènes, dès que Solon fait construire un établissement de prostitution, c'est une pierre de consécration du pouvoir centralisateur qui capte désormais les flux de monnaie dont bénéficiaient les prêtres dans les temples (prostitution sacrée).

Or des siècles plus tard, en France du IX<sup>e</sup> siècle par exemple, on ne connaît qu'une prostitution artisanale, groupée près des fontaines villageoises et communales.

On pourrait par conséquent faire tout un « détaillement » des mythes

de féminités dont les femmes ne sont certes pas sorties parce qu'ils correspondent aussi à des statuts réels qui se prolongent jusqu'à nos jours. Il suffit de citer pour l'attester la plupart des femmes algériennes encore porteuses de voiles pour sortir, dont elles n'échappent qu'en se montrant, ce qui les laisse dans une condition dont elles ne sortent souvent qu'en s'exilant. Dans les pays européens, des femmes ont « choisi » de se voiler et sont devenues « sœurs », épouses de dieu, et peu à peu, mais de tous temps aussi, des femmes se sont mises sur des frontières, à la limite d'états tels que le mariage (prostitution honorable) ou le salariat (prostitution à l'Etat) ou la gratuité (pratiques corporelles), en un méli-mélo de statuts et personnages intermédiaires, ambigus et composites dont toute l'analyse reste à faire (ce travail serait autrement plus efficace et passionnant que toute étude psychanalytique sur la « féminité »).

De même à des époques déterminées la prostitution a pu avoir une fonction de paravent unifiant, de norme, contre des lignes sexuelles proliférantes, des statuts divisés (par exemple, quand Solon fait construire un établissement pour soustraire les jeunes gens aux passions « contre-nature »), ou au contraire fonction d'échappée multiple, libertine, anormale, protectrice de l'« union », du mariage, et réceptacle des sexualités désordonnées que bride le mariage.

Il faut dire par conséquent à quel point la prostitution, sous le concept « majeur » qui la dénomine, est féconde en infinies constellations d'états concrets, aussi nombreux que d'états sociaux des corps, ce qui explique son insaisissabilité et l'embarras des « sens » qui veulent la signifier.

### 3. Fêtes et prohibitions

Au Moyen Age la prostitution, telle qu'elle est décrite par les textes anecdotiques de police et d'écrivains français, qui l'ont évoquée tardivement, apparaît localement organisée, dans les communes et dans les villes du Sud surtout. Elle est aussi entrevue comme florissante à la campagne et sur les chemins où déferlent des femmes qui s'offrent, poussées par la pauvreté dans le vagabondage. Elles vont de village en village, ajustant leurs itinéraires aux temps du « calendrier » des foires, marchés, pèlerinages et gros travaux agricoles, ou entretenues quelques jours ou quelques semaines durant par les « manouvriers » et fâchiers de granges isolées, comme des « putains » qu'ils se partagent. Elles